

Comme dans toutes les villes et dans tous les villages de France à 11h les cloches de l'église de Rougemont ont sonné, nous rappelant ainsi une grande page de notre histoire, l'armistice de la 1^{ère} Guerre Mondiale,

Cette date a traversé les années, franchissant aussi les époques pour nous faire mieux comprendre le sens de tous nos combats.

Inscrit dans le calendrier républicain, le 11 novembre 1918 offre un repère à notre mémoire collective. Notre présence, aujourd'hui, mesdames et messieurs affirme tout notre attachement à ces symboles de mémoire et de souvenir.

C'était il y a 100 ans, la France, les Français vivaient un véritable tournant dans l'histoire de notre pays, une euphorie proportionnelle à l'horreur des quatre années écoulées qui ne peuvent certainement être décrites que par ceux qui l'ont connu.

C'était le bonheur qui tenait parfois à peu de choses qui s'installait de nouveau dans les esprits par la fin des longues attentes, des angoisses, des inquiétudes... Un mélange de joie et de souffrance, une souffrance qui ne quittera jamais ceux qui ont perdu un proche, même plusieurs, nous le savons que c'est avec force et dignité que ces familles ont continué de vivre en leur absence.

Cet anniversaire, fait ressurgir des moments, tragiques, risqués, héroïques, mais il nous rappelle surtout, le don du sang versé de nos soldats.

Ces soldats qui ont connu, la peur, la résignation, la futilité d'un instant ou d'une pensée entre deux tirs d'artillerie, le courage, l'amour, ces soldats qui se sont retrouvés désespérément seul face à la Guerre.

C'est à eux et à leur famille que nous voulons rendre un hommage solennel,

Rappelons-nous 4 ans avant cette grande date du 11 nov 1918 ; cette guerre mobilisera 50 hommes de notre village et villages associés qui seront morts pour la France. Ceux qui reviendront seront marqués à vie des horreurs qu'ils ont vécus.

Ils avaient dix-huit, vingt ou vingt-cinq ans ; ils pouvaient aussi en avoir trente ou quarante. Ils sont devenus soudainement artilleurs, fantassins, brancardiers, sous-officiers.

Ils ont quitté leur famille, leur femme et leurs enfants, après avoir revêtu l'uniforme mal coupé, le pantalon rouge, le képi cabossé, ils ont chaussé les godillots cloutés, ils ont endossé le barda trop lourd et ils sont partis le cœur vaillant la fleur au fusil défendre la patrie, défendre la terre sacrée.

Comme vous, Henri, Auguste, Louis, Camille, Jules, Aimé, Charles, René, Alexandre Pierre vous avez combattu en 1914 en Alsace, en Lorraine, et dans la Marne.

Vous avez chargé l'ennemi comme au temps des grands batailles Napoléoniennes, votre courage et votre bravoure ne suffiront pas devant les mitrailleuses ennemies. Rapidement, la réalité de la guerre vous fera perdre votre enthousiasme, et pourtant, vous réussirez l'impossible, baïonnette au fusil le cœur meurtri à arrêter l'avancée de la puissante armée Allemande.

Vous André, Joseph, Séraphin, Gaston, François, Auguste Athanase allez connaître les changements de l'année **1915** vous laissez tomber l'ancien uniforme pour revêtir la tenue bleue horizon. Mais le vrai changement de l'année 1915. C'est la boue et le sang. Aux massacres en mouvement de l'année 1914, la stupéfaction vous saisit quand vous découvrez la guerre de position. Il n'y a plus de champ de bataille, mais des tranchées séparées où pousse une nouvelle forme de végétation : le fil de fer barbelé.

Dans cette nouvelle situation, dans cette furie meurtrière et dans ces paysages, vous essayez de penser à un futur, vous vous construisez des humbles projets d'avenir qui vous aident à oublier l'instant présent, à oublier cette vie de tous les jours comme l'a si bien écrit Henri BARBUSSE, dans son livre « le feu », « Cette fatigue épouvantable, surnaturelle ; et l'eau jusqu'au ventre, et la boue et l'ordure et l'infâme saleté. C'est les faces moisies et les chairs en loques et les cadavres qui ne ressemblent même plus à des cadavres, surnageant dans la terre vorace. »

En 1916 la guerre continue pour vous Charles, Pierre, Claude, Henri et Rogers, avec l'année charnière de la Première Guerre mondiale, elle est associée au souvenir de l'horreur de Verdun qui est au-delà de toute imagination, mais celle des batailles suivantes ne l'est pas moins. Les témoignages déclinent le même martyre : la même boue, les mêmes rats, la même soif, la même peur, le même chamboulement des tranchées, les mêmes cris des blessés, les mêmes corps disloqués, la même puanteur et la même mort. Comment établir des degrés dans l'horreur du supplice et de la mort de masse ? De ce point de vue, Verdun est bien représentatif.

Nous sommes en 1917 cela fait 32 mois que la France est en guerre. Elle a déjà perdu plus d'un million trois cent mille hommes.

Pour sortir de cet enfer, il n'y a pas d'autre alternative que de passer à l'offensive pour chasser l'armée Allemande hors de France. Le nouveau commandant en chef de l'armée française, le général Nivelle promet aux dirigeants politiques d'obtenir une victoire décisive sur le front ouest, avant la fin du printemps 1917, en rompant le front « ...d'un seul coup, en 24 ou 48 heures ».

L'attaque d'infanterie est donc lancée le 16 avril, par un temps glacial, sur un front de près de 40 km au Chemin des Dames, avec un million d'hommes engagés. Ce sera un échec sanglant.

On se demande Georges, Louis et Jules quelles ressources vous avez trouvées pour résister à tant d'épreuves, pour ne pas devenir fou, pour ne pas avoir planter votre fusil dans la terre et crier au monde « Plus jamais ça ». Pour ne pas (osons le dire) retourner votre arme contre ceux qui donnaient les ordres.

Arrive l'année 1918, la guerre est toujours là, l'ennemi lance des offensives terribles qui échoueront de peu. Cet indescriptible enfer va continuer jusqu'à la fin de la guerre, ce sera votre quotidien à vous, Albert, Georges, Auguste, Louis, Antoine, Maurice. Les bombardements ne cèderont la place qu'à des combats acharnés, au corps à corps. Vous continuerez à vous battre et à mourir, épuisés par le froid ou sous un soleil de plomb, toujours entourés de cette infâme boue liquide et torturés par la soif, rongés par la vermine vous vous battrez jusqu'à votre dernier jour. Comme tous vos collègues morts pour la France avant vous, vous n'aurez pas eu le plaisir de vivre à quelques mois, à quelques jours, à quelques heures cet instant tant espéré, « entendre le clairon sonner le cessez-le-feu, le 11 novembre 1918 à 11h ».

Messieurs les soldats éternels face au danger, vous avez donné votre vie pour la sauvegarde de la France ; vous avez tout enduré, supporté, subi, dans des conditions les plus effroyables. Vous avez **sacrifié votre présent pour préserver notre futur.**

N'oublions pas aussi le rôle des femmes de la Grande Guerre. Les femmes d'agriculteurs, qui assument les durs travaux des champs. Les infirmières, qui soignent les blessés au péril de leur vie. Les mairaines de guerre, qui apportent du réconfort aux soldats. Les femmes des villes, qui conduisent les tramways, travaillent dans les usines d'armement. Et toutes les filles, les sœurs, les frères, les mères, les épouses qui reçurent un jour, la lettre fatale leur annonçant la perte d'un être cher.

Le 11 Novembre 1918, Georges Clemenceau, président du Conseil et ministre de la Guerre prononça ces mots :

« A nos morts, que grâces leur soient rendues : ni eux, ni leurs familles ne seront oubliés et, si cela est en mon pouvoir, il faudra qu'un jour de commémoration soit institué en leur honneur dans la République française. »

Voilà pourquoi mesdames messieurs, nous sommes ici en ce jour d'anniversaire du centenaire de l'armistice de la 1ère Guerre Mondiale.

